

PREFACE

Ce récit – dont la plupart des personnages sont historiques – est le fruit de longues années de fascination pour le drame des croisades et pour Jérusalem, capitale des trois monothéismes qui n'ont cessé de s'affronter par politique interposée. Il est aussi le fruit d'une admiration sans bornes pour le personnage de Baudouin IV, le roi lépreux, découvert jadis dans *l'Histoire des Croisades* de René Grousset. Bien que marqué par l'idéologie propre à cette période de l'entre-deux-guerres, l'historien a su faire revivre avec force, en citant longuement ses sources médiévales, ce royaume franc de Palestine conquis à la pointe de l'épée, témoin de tant de guerres et d'horreurs que la conscience d'aujourd'hui réprouve à juste titre.

J'ai voulu dans ce récit – *volontairement* dépouillé de tout exotisme et de tout développement romanesque cher à la littérature populaire – évoquer l'essentiel qui reste au cœur de la tragédie proche-orientale : l'incapacité de populations aux mœurs et religions différentes à vivre

ensemble dans un pays qui est l'emblème de nos amours et de nos haines portées à leur plus haut degré d'incandescence. Je suis parti, pour ce faire, d'un événement sur lequel les historiens contemporains disputent encore : la mort du chroniqueur Guillaume de Tyr dont certains prétendent qu'il aurait été assassiné en Italie. Pierre Aubé, auteur d'une magistrale biographie du Roi lépreux, estime dans son dernier livre, *Un croisé contre Saladin, Renaud de Châtillon*, que la chose est « bien improbable ». Quoi qu'il en soit - c'est le privilège du romancier - il m'a semblé qu'en menant une enquête sur cet homme remarquable, l'intérêt était d'échapper aux chausse-trapes du roman dit « historique » pour essayer d'atteindre une certaine vérité de l'être humain aux prises avec ce qui le dépasse. Ayant pris pour « enquêteur » un homme d'Église – par ailleurs parfaitement attesté par l'histoire – j'ai pensé ainsi que l'atmosphère religieuse du récit s'en trouverait authentifiée et, en un sens, justifiée. Au-delà de l'énigme, donc, ce récit se veut méditation sur l'histoire d'un pays qui n'a pas cessé de nous poser des questions fondamentales sur notre destinée.

Claude DANDREA

I

UNE LETTRE DU PAPE

Lucius, par la grâce de Dieu
Pape de Rome
à
Baudouin, roi de Jérusalem

Très cher fils,

C'est une bien triste nouvelle que vient vous annoncer notre légat de Pise, mais il nous a semblé, après avoir recueilli maints avis, qu'on ne pouvait la tenir secrète plus longtemps. Vous ne reverrez plus en ce monde, hélas, notre cher frère Guillaume, archevêque de Tyr, qui fut votre très proche confident et ministre. Les sergents du guet l'ont trouvé mort dans une hôtellerie de Venise alors qu'il venait de quitter Vérone où nous lui avions accordé une audience.

Nous ne vous cacherons pas quelle fut notre émotion lorsque l'on découvrit qu'il n'avait nullement succombé à

quelque maladie, mais que ses aliments avaient été empoisonnés. Malgré toutes nos recherches, aussi bien à Venise qu'à Vérone où nous l'avions accueilli avec tant de joie et partagé tant de soucis, nous n'avons pu découvrir l'instigateur ni les mobiles de cet odieux attentat. Comme nous ne lui connaissons aucun ennemi ici en Italie, vous comprendrez qu'une enquête approfondie en Palestine, où il a vécu si longtemps, nous a paru indispensable. Aussi vous prions-nous instamment de faire bon accueil à notre frère Ubaldo, Évêque de Pise, qui jouit de toute notre confiance, et que nous chargeons tout spécialement de recueillir les indices capables d'éclaircir le mystère de cette mort.

Notre regretté Guillaume, à qui nous liait une amitié de longue date, nous a entretenu de votre terrible maladie et nous implorons le Seigneur qu'Il vous donne le courage de la supporter humblement, là où Lui-même a porté le poids de la Croix.

Recevez notre bénédiction et croyez, très cher fils, qu'il n'est pas de jour où nous ne priions avec ferveur pour que Jérusalem soit gardée de la main des infidèles.

Fait à Vérone,
le VII des calendes de février de l'an de grâce 1185.

II

SAINT-JEAN D'ACRE

La nef pisane avait quitté l'île de Chypre lorsqu'il faisait encore nuit et la côte palestinienne se profilait maintenant à l'horizon.

Au cours de ces trois longues semaines de traversée qui s'étaient faites sans encombre et par un temps particulièrement clément, à une époque de l'année où les tempêtes n'étaient pas rares, le légat Ubaldo avait eu tout loisir de réfléchir à la délicate mission qui l'attendait. En ce royaume de Jérusalem déchiré par les luttes intestines et les factions adverses, sa tâche serait loin d'être aisée. Le pape Lucius l'en avait longuement entretenu, car les deux hommes n'avaient guère de secret l'un pour l'autre, s'étant connus naguère à Pise avant que Lucius n'accédât au pontificat. Tous deux admiraient grandement l'archevêque Guillaume qu'ils avaient appris à connaître quelques années plus tôt au concile du Latran, et avec lequel ils s'étaient longuement entretenus des problèmes de la Terre sainte.

Très proche du roi Baudouin dont il avait été le précepteur, puis le chancelier, Guillaume de Tyr, dont la position et l'immense culture lui avaient fait approcher les hommes les plus puissants de son époque, avait côtoyé de près les barons les plus en vue du royaume et assisté aux intrigues de la cour autour de la reine mère Agnès de Courtenay et de Guy de Lusignan, époux de la romanesque princesse Sybille, sœur du roi lépreux. Celle-ci avait eu un fils d'un premier mariage mais l'enfant, outre sa santé délicate, était beaucoup trop jeune pour accéder au trône, et le parlement des barons désignerait sûrement un régent, comme il l'avait fait du temps de la minorité du jeune Baudouin.

La situation politique était loin d'être brillante, car le puissant émir Saladin, désormais maître de l'Égypte et de la Syrie, ne cessait de harceler les troupes franques aux frontières. Beaucoup pensaient qu'il ne manquerait pas de profiter des dissensions de ses ennemis pour tenter une campagne d'envergure et, peut-être, d'assiéger Jérusalem conquise cinq siècles plus tôt par les cavaliers du Prophète.

Sur tous ces événements, Guillaume avait entrepris de rédiger une chronique dans laquelle il portait le regard lucide et sans complaisance de l'historien et de l'homme d'Église. Mais à la place qu'il occupait à la cour de Jérusalem, on ne se fait pas que des amis, on suscite aussi beaucoup de haines, et le pape était persuadé que c'était outremer que l'on découvrirait la solution de l'énigme.

Ubaldo connaissait bien la ville d'Acre où les Pisans entretenaient un commerce florissant, et lorsque le Môle et la Porte de la Mer furent en vue, il ne put s'empêcher

d'éprouver un petit pincement au cœur. Le soleil se levait et on devinait le mont Carmel derrière la ville qui paraissait étrangement silencieuse en cette fraîche matinée de mars. Pourquoi les cloches des églises ne résonnaient-elles pas comme il était de coutume lorsque des navires de pèlerins étaient annoncés ?

Il fallut attendre que la nef eût accosté pour apprendre la nouvelle de la bouche des matelots du port : le roi Baudouin venait de rendre son âme à Dieu et toutes les villes du royaume étaient en deuil.

III

JOURNAL D'UBALDO (AVRIL 1185)

J'ai résolu de consigner par écrit tous les événements, petits et grands, susceptibles de jeter un peu de lumière sur l'horrible meurtre de notre frère Guillaume.

Notre caravane est arrivée trop tard à Jérusalem, malgré la célérité des frères Templiers qui assuraient notre sécurité. Je n'ai donc pu assister, comme j'y escomptais, aux funérailles du roi, mais je n'en suis pas fâché car cela me permettra de rester en retrait et d'observer les agissements des uns et des autres sans me faire remarquer. Si je me présentais comme le légat officiel du Saint-Père, j'éveillerais aussitôt les soupçons des uns et des autres. Or, il me faut garder aussi longtemps que possible l'apparence d'un simple pèlerin italien venu s'acquitter de son vœu au Saint Sépulcre.

C'est là que je me suis rendu ce matin pour prier sur le tombeau du roi, dans ce vénérable sanctuaire où sont passés tant d'hommes et de femmes de toutes conditions dont les croix, gravées dans la roche, témoignent, depuis

des siècles, de la ferveur de la chrétienté. Il y avait peu de pèlerins à cette heure matinale, mais des fleurs encore fraîches sur le sarcophage de Baudouin traduisent la fidélité de son peuple qui n'a pas oublié son long martyre et l'admirable courage dont il a fait preuve jusqu'à la fin de sa courte vie. Au milieu de ses atroces souffrances, me disais-je, un dernier coup lui aura été épargné : apprendre la mort tragique du seul être à qui il pouvait se confier au sein d'une cour pourrie par les ambitions et la débauche.

Aujourd'hui que le destinataire de la lettre a disparu de ce monde, à qui donc pourrais-je m'en ouvrir ? J'ai la conviction qu'il me faut œuvrer seul pour découvrir la vérité au milieu de tant d'embûches. Le Seigneur me guidera, Lui qui a livré Sa vie pour tous sur cette terre où les hommes n'ont cessé de s'entre-tuer depuis des siècles...

*

J'ai pu trouver où me loger à peu de distance du Palais Royal, chez un marchand de Pise à qui j'ai pris le risque de dévoiler ma véritable identité et qui m'a juré fidélité. Concitoyens d'une ville qui nous est chère à tous deux, j'ai vite compris que nous étions faits pour nous comprendre. De plus, cet Antonio, qui va livrer régulièrement ses légumes et ses fruits au palais est un homme discret : je sais que je peux compter sur lui. Il me renseignera utilement sur ce qui se passe en haut lieu et quant à moi, je pourrai me mêler à la foule des rues avoisinantes et du marché couvert où beaucoup de rumeurs circulent et

*où les gens parlent sans contrainte de ce qui se trame
chez les grands.*